L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 73. NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI MATIN, 17 SEPTEMBRE 1884. 58ème Année.

Dufour, Bonner & Cie., Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post office at New Orleans, La. as Second Class Matter

NOUVELLE-ORLEANS.
MERCREDI 17 SEPTEMBRE 1884.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$2 00

Renferme deux feuilletons.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Renferme deux feuilletons.

☞ Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 2e page.

Les cultures et les fabriques du Sud.

Il y a, dans les Etats du Sud, c'est-à-dire entre l'Ohio, le Potomac, l'Atlantique, le golfe du Mexique et le Rio-Grande, 53,000,000 d'acres travaillés par la main de l'homme. Sur ces 53,000,000, d'acres, 17,500,000 sont consacrés à la culture du coton, et 24,000,000, à celle du maïs—ce qui fait, en tout, pour ces deux produits, 41,500,000 acres. Il ne reste donc qu'une marge de 11 500,000 acres pour les autres cultures et d'autres termes, le coton et le maïs accaparent, à eux seuls, quatre-vingt pour cent du sol mis en rapport.

Ceci nous prouve, une fois de plus, ce que nous avons si souvent démontré, que le Sud, contrairement aux règles les plus élémentaires de l'agronomie, s'obtine à ne pas diversifier ses cultures, et s'expose ainsi à de nombreux mécomptes, à de tristes déboires, à des pertes fréquentes, qui le maintiennent constamment dans un Etat de pauvreté relative.

Les conséquences peuvent devenir plus graves encore, si l'une des deux denrées qu'il continue à produire exclusivement, lui donnent moins de bénéfices que ne le feraient celles qu'il néglige ; or, c'est ce qui arrive avec le coton.

Les 24,000,000 d'acres cultivés en maïs, rendent environ 300,000,000 de boisseaux, qui, suivant les prix moyens de l'Ouest, rapportent, bon an mal an, $210,000,000 A cette somme, il faut ajouter le produit de 34,000,000 de boisseaux de blé, qui se débitent au prix de $34,000,000, ce qui donne un total de $244,000,000. Notez que nous ne mettons pas en ligne de compte, les foins, les avoines, les fourrages divers, qui produisent des sommes considérables ; nous nous en tenons à la valeur commerciale du maïs et du blé. Qu'arrive-t-il l'An dernier, par exemple, le Sud a récolté 5,713,000 balles de coton qui ont été vendues, en moyenne, $40 la balle et ont donné aux planteurs $228,000,000. Il y a une différence considérable entre ce chiffre et celui de $244,000,000, provenant de la vente des deux céréales dont nous parlions tout à l'heure. La valeur du blé, du maïs, qui servent à la nourriture des travailleurs et des animaux qui contribuent à la production du coton, dépasse de beaucoup celle du textile.

L'excédant serait plus grand, si nous y ajoutions le prix des fourrages, que nous avons négligé. Les recettes provenant de notre plante favorite ne peuvent donc faire face aux frais de consommation des planteurs, et la culture exclusive adoptée par ces derniers, les constitue réellement en perte.

Il n'y aurait encore à cela que demi mal, si le Sud produisait tout ce qu'il consomme, mais il s'en faut de beaucoup qu'il en soit ainsi, et il est obligé de débourser de grosses sommes d'argent pour se procurer les denrées nécessaires à l'alimentation de ses fermes.

Ce qui se passe sous nos yeux, et dont nous sommes les premières victimes, ne nous empêche pas de nous livrer, plus que jamais, à la culture du coton. Depuis moins de quinze ans, nous avons doublé la production, et plus nous en avons jeté sur le marché, plus il y a baissé de prix. Ce qui se vendait aisément 13 ou 14 cents, se place difficilement à 6 1/2 ou 7 1/2 ; la réduction est de près de 50 pour cent.

Assurément ni le Nord, ni l'Angleterre, ni la France, ni l'Allemagne, ni les autres contrées du globe ne s'en plaignent ; nous faisons leurs affaires ; nous leur procurons des cotonnades, des vêtements, à un bon marché sans précédent ; elles nous doivent un confort inespéré. Malheureusement, nous faisons toutes ces largesses à nos dépens, et, pendant que les autres s'enrichissent, nous nous appauvrissons, ou, tout au moins, nous restons dans une gêne perpétuelle : Véritable métier de dupe, qui fait plus de mal à notre bourse que de bien à notre amour-propre.

On s'explique difficilement l'engouement des planteurs pour les cultures de ce genre. Elles les font sortir de la sphère modeste où se meut l'agriculteur, d'ordinaire, cela est vrai ; elle les mettent en contact avec les grands industriels, les grands spéculateurs, mais, en même temps, elles les exposent à toutes les vicissitudes du commerce, sans les faire participer à ses avantages ; elles ne profitent presque jamais de ses hausses, et sont obligées de subir ses baisses. Les cultures industrielles ne se comprennent que quand les producteurs de la matière première cherchent à entrer dans les bénéfices que procure la matière manufacturée, qui rapporte, trois ou quatre fois plus. C'est ainsi que le Sud, à qui, en partie du moins, le coton fournissait à peine de quoi vivre, commence à se relever, depuis qu'il s'est fait manufacturier et élève des fabriques près de ses plantations ; autrement, ces cultures ne vaudraient pas celles des denrées alimentaires, dont la consommation est quotidienne, et qui exige une production incessante. Bien rarement vous voyez, sur les différents marchés, surabondance de ces articles ; la préoccupation constante est, au contraire, d'en éviter les disettes, tandis que, presque partout et toujours, on redoute le trop-plein des articles manufacturés. De tous les côtés, les industriels s'évertuent à ralentir leur production ; à tout moment, vous entendez parler de fermetures d'ateliers, de diminution des heures de travail, dans les villes de fabriques. Rien de semblable dans les fermes, et l'agriculture ne chôme jamais.

En ce qui concerne le coton, impossible de dire que l'on s'est trompé de matière première, ou que l'on n'a pas choisi le véritable terrain qu'il lui fallait. Jamais ces deux choses, sol et produit, ne se sont aussi admirablement convenues qu'au Sud, et l'on peut affirmer que, de la meilleure terre possible, nous tirons le meilleur parti possible.

Certaines personnes s'imaginent peut-être que nous avons trop sacrifié à l'agriculture, que nous lui avons consacré trop de terrain ; autre erreur. On pourrait, au contraire, nous reprocher le défaut opposé. L'Ouest, en général, et l'Ohio, en particulier, nous en donnent la preuve. Ce dernier Etat ne met pas en culture moins de 62 pour cent de son sol, tandis que nous n'en avons qu'un peu plus de 14 pour cent ; pourtant l'Ohio s'enrichit tous les jours, tandis que nous restons pauvres. Pourquoi cette anomalie, sinon réelle, au moins apparente ? C'est que l'Ohio ne cultive que des produits alimentaires, dont la consommation est quotidienne et la demande incessante, tandis que le textile que nous expédions aux fabriques n'est jamais sûr, en en sortant, d'être enlevé par le commerce, et que très souvent il encombre le marché.

Puis, l'Ohio varie beaucoup ses cultures — de telle sorte que, une récolte venant à lui manquer, par suite d'un accident qu'il ne pouvait prévoir, pour une cause majeure qui échappait à son contrôle, il trouve dans une autre récolte qui a réussi, la compensation de la perte qu'il vient de subir—deux avantages dont nous nous sommes privés bénévolement.

Enfin, cultivant une plante industrielle, nous n'avons pas su nous approprier les bénéfices des manufactures qu'elle alimentait ; nous n'en avons tiré longtemps que le cinquième, tout au plus le quart des profits—de là, la difficulté pour nous de sortir de la gêne où nous traînons depuis si longtemps.

Plusieurs Etats du Sud ont compris qu'ils avaient commis de grandes fautes et ils se sont hâtés de les réparer. Ils couvrent leur sol de manufactures et ils sont arrivés à faire aux industries du Nord et de l'étranger une concurrence dont ceux-ci commencent à s'inquiéter. Il est à déplorer que la Louisiane n'ait pas encore pris part à ce mouvement, à la tête duquel elle devrait marcher. Elle varie ses cultures plus qu'elle ne le faisait jadis, et cela est fort bien, mais elle a un autre devoir à remplir : c'est de fonder des industries, d'établir des filatures près des champs de coton, comme le font la Géorgie et les Carolines. Ce serait mieux encore, et elle ne tarderait pas à en ressentir les heureux résultats.

Nous publierons, demain, jeudi, la suite de nos nouvelles de la Louisiane.

Loterie de l'Etat de la Louisiane.— M. Louis P. Amplemen, domicilié à St-Louis, Mi souri, 223 Spruce street, avait acheté un cinquième de billet, No. 70,468, au tirage du 9 septembre. L'heureux numéro ayant tiré le gros lot de $75,000, M. Amplemen a touché cinquièmes de cette somme. Un beau dollar n'est ce pas. Et son cinquième de billet n'avait coûté qu'un dollar ! M. Robert Locke, de Memphis ayant acheté un billet d'une piastre (le cinquième du No 58,12) a eu sa part d'un lot de $25,000, gagné au tirage du 9 septembre par le numéro 58,612.

Un cinquième du même numéro (58,612) avait été acheté pour le compte de l'Union & Planters Bank de Memphis. Le président a été pouvoir requérant le même que pour M. Locke : il lui a été payé un cinquième du lot de $25,000.

M. F. H. Rudd, de Boston, qui avait fait prendre aux bureaux de la Compagnie, à la Nlle-Orléans, deux cinquièmes du No 55712, lui a été promptement payé sa proportion d'un lot de $10,000 gagné par le dit numéro.

Lisez, désespérados, lisez.—Nous appelons l'attention sur l'offre libérale faite par cet excellent journal démocratique, THE NATIONAL DEMOCRAT, publié à Washington, D. C. Un ferablen d'en profiter. Tous les bons démocrates sont appelés à aider à la circulation du journal ci-dessus cité. On désire un correspondant ici. Voir l'annonce.

Le Temps :

La France, par l'avortement de la conférence, a recouvré cette liberté d'action dont on lui faisait sonner si haut l'importance ; reste à voir ce qu'elle en fera, car l'Angleterre, elle aussi, a recouvré la liberté de son action, et tandis qu'il ne s'agit pour nous que de droits éventuels, c'est l'Angleterre qui occupe la scène et ce sont ses actes qui vont dessiner et déterminer la situation. Il est évident que, pour le moment, l'Europe la regardera faire ; elle la laissera achever, si elle peut, l'entreprise qu'on l'a laissée tenter ; on attendra qu'elle ait réussi ou échoué dans sa campagne du Soudan, et que lord Northbrook ait rédigé un nouveau programme d'administration et de gouvernement pour le Delta. Seulement, arrivât-il, on même avant d'y être arrivés, nous toucherons au cœur de la question. Les difficultés financières exigent une prompte solution ; dès demain, jour ainsi dire, il va falloir prendre un parti, et ce parti, c'est l'Angleterre qui sera appelée à le prendre. Or, l'Angleterre qui a déjà, à la conférence, fait connaître sa recette pour équilibrer le budget de l'Egypte, sera certainement amenée à mettre les créanciers de ce pays dans l'obligation de choisir entre des concessions volontaires et une désignation de faillite qui les affecterait encore plus gravement. Voilà ce que les Anglais feront, ce qu'ils ne peuvent pas ne pas faire, ou du moins ne pas essayer, mais voilà aussi où l'attention actuelle de l'Europe prendrait nécessairement fin. Nous l'avons déjà dit, les puissances ont été saisies de la question par le fait même de la convocation de la conférence de Londres, elles ne s'en sont pas dessaisies, et nos voisins se trompent s'ils s'imaginent qu'il leur sera permis de régler les finances de l'Egypte sans appeler de nouveau l'Europe au conseil ; ce moment, évidement peu éloigné, où ces questions réclameront une solution, sera aussi celui où les puissances que lord Granville a congédiées si peu cérémonieusement rentreront en scène.

La République Française :

L'inauguration, à Belfort, du groupe d'Antonin Mercié, est admirable *Quand même* qui causa à Gambetta une de ses dernières joies, n'a pas été une fête ordinaire : par l'affluence inouïe de Sociétés civiques dans la noble ville que Denfert et Thiers nous ont conservée, par la présence de nombreuses délégations alsaciennes, par le caractère des discours qui ont été prononcés, flors sans bravades inutiles, et chargés sans réserves hontonnes, par la solennité que donne le voisinage de la frontière de l'Est, par le recueillement religieux des foules, par la présence des délégués du gouvernement et de l'armée de la République, cette journée a été vraiment une fête du patriotisme français. Là, devant les deux nobles monuments de Bartholdi et de Mercié, tous les cœurs battaient à l'unisson ; là, il n'y avait point de place pour les accusations dégradantes et viles ; là, il n'y avait de place que pour le plus pur patriotisme français. Ceux qui venaient d'Alsace se réjouissaient plus que tous autres des brillants exploits qui ont marqué et marquent notre expédition d'Indo-Chine. Ils ne trouvaient pas, ceux-là qui venaient de Colmar et de Sainte-Marie-aux-Mines, que ces succès ni la politique qui a conduit à ces succès, fussent propres à nous humilier en Europe (souvant qui que ce soit ! Un rescrit du maréchal de Mantenffel venait de frapper beaucoup de leurs amis dans leurs fils et leurs petits-fils, avec une grande dureté. Mais cette nouvelle misère des temps ne les rendait pas injustes pour ceux qui n'oubliaient jamais ce que Gambetta, au lendemain de l'année terrible, recommandait à Saint-Quentin aux bons patriotes de l'Alsace.

Il est bon de rappeler, à propos des combats de la rivière Min et des appréciations de la presse anglaise, un incident de la lutte que les Anglais ont soutenue en 1856 à Canton, pendant l'insurrection indienne.

Après plusieurs faits de guerre dans lesquels les Chinois avaient résisté aux forces anglaises commandées par l'amiral Seymour, celui-ci voulut se débarrasser de plusieurs escadrilles de jonques de guerre rassemblées dans le dédale d'arroyos du delta de la rivière de Canton.

L'amiral alla à leur recherche avec une vingtaine de bateaux à vapeur, ont des engagements les 25, 26, 27 mai et 1er juin près de Fachan, détruisit cent quatre-vingts jonques et fit un grand massacre de leurs défenseurs, qui montrèrent une grande habileté et beaucoup de courage. Les Anglais eurent quatre-vingt-quatre morts et blessés.

Il est inutile d'ajouter à ce fait historique le moindre commentaire.

LOUISIANE.

Le Farmer, Covington, paroisse St. Tammany, du 13 septembre :

Nous avons bien besoin de pluie.

—Liste des citoyens qui devront remplir les devoirs de jurés, durant la première semaine d'octobre, à la cour du dix-huitième district judiciaire : Moses Davis, Chas Heintz, A F Cousin, A Depré, Jno Theobald, W D King, Eug Trouiller, Pat Welsh, Antoine Provost, Willis Jenkins, Jno N Miller, Jno L Smith, Jno C Evans, Geo Keopp, W L Phillippe, Jno Desmond, E Boesier, J A Ernest, R J Morgan, J W Sharp, Henry Loyd, Jno H Tally, J Harmon, Thompson, Joinville Cousin, Wm Bedon, Alphonse Losset, C G Joyner, Fritz Zorn, Paul Cusve, T J Fitzgerald, Woodson Wren, Adolphe Cousin, F M Coyne, Chas L Smith, H C Rogers, Leo Dorsey, Fred Gause, Jackson Lloyd, Jules Maillé, Paul Fiot, Herbert Carpenter, Henry Page, Auguste Planche, Alex Page, P J Dufon, Jules Péchon, Jules Cahier, H Q Parker, Geo Moorman, M Cousin.

—Une écurie appartenant à M. Victor Planche, a été détruite, lundi soir, par un incendie. Plusieurs balles de foin, quelques meubles et deux jeux de harnais ont été la proie des flammes Sans les efforts héroïques de nos citoyens, la résidence de M. Planche, ainsi que d'autres bâtisses, eussent, sans doute, été réduites en cendres. On dit que le feu a été occasionné par des enfants qui jouaient, dans le grenier au foin, avec des allumettes.

—Marié, à Summit, Miss., le 10 septembre, C. H Hoemer à Mlle Ida B. Matthews, tous deux de Summit.

—La paroisse St-Tammany pourrait faire une très jolie exposition de ses produits et de ses ressources, mais on n'a encore pris aucune mesure dans ce but.

—Décédés, à Covington, le 9 septembre, à l'âge de huit ans et neuf mois, William Edgar Isom, fils de feu L. D Isom et de Susan H. Evans, d'Amite City ;

A Covington, le 7 septembre, à l'âge de quatre mois et vingt jours, Amélia, fille de John et de Joséphine Cooper.

L'Etoile d'Ibérie, paroisse Ibérie, du 13 septembre :

L'avenir de l'industrie sucrière en Louisiane, résumé en peu de mots.

L'année dernière, la moyenne du rendement d'une tonne de betteraves, en France et en Allemagne, a varié entre 225 et 250 livres ; à grand peine obtenons nous 125 livres d'une tonne de cannes. Quand, par une meilleure culture et une manufacture améliorée, nous arriverons à rivaliser, ou même à surpasser, (ce qui est possible) le rendement de l'industrie européenne, nous n'aurons plus à nous préoccuper de la question du tarif. Tout est là !

—Si un habitant veut essayer le procédé suivant, sur un ou plusieurs arpents de terre, nous osons lui garantir un rendement bien supérieur à celui obtenu actuellement, et nous ne serions nullement surpris, que dans une saison ordinaire, il atteignît et même surpassât une balle par arpent.

Premièrement, couper des fossés dont la profondeur dépasse, de 6 pouces au moins, la ligne où la terre noire se sépare de la terre jaune.

Secondement, avec une charrue à soussol, défoncer la terre à la profondeur d'un pied ou quinze pouces, labourer ensuite avec une charrue ordinaire et laisser les gelées et les pluies d'hiver pénétrer et pulvériser le sol. Au printemps, labourer une seconde fois, et, quinze jours avant de semer, ouvrir le sillon et y semer de la chaux en poudre—à peu près un baril par arpent ; recouvrir à la charrue et laisser l'action se produire. On aura tous lieu d'être surpris de la vigueur et de la rapidité de la pousse de la plante, qui, trouvant tout à la fois, de la terre meuble pour y enfoncer ses racines et les éléments nécessaires à son développement, se couvrira de nombreux grabots, ne souffrira pas de la sécheresse, n'aura pas à craindre le mauvais effet que produit l'eau stagnante et serre de beaucoup en avance sur les autres récoltes. Si, maintenant, nous ajoutons que les labours d'automne font périr nombre d'insectes nuisibles et d'herbes parasites, on comprendra que la somme entière de travail n'excède que de fort peu la routine ordinaire.

—Mercredi, 10 du courant, à 11 heures du matin, est décédée, à la Nouvelle-Iberie, à l'âge de quarante ans et quelques mois, Mme Caroline Reynolde, née Wagner. Elle a été inhumée, le jour suivant, au cimetière protestant de notre ville.

Le Courrier, Houma, paroisse Terrebonne, du 13 septembre :

En passant, dimanche dernier, le long du Bayou Black, nous avons remarqué que même certaines localités très fertiles souffrent beaucoup de la sécheresse, tandis que, dans d'autres, la canne est d'une beauté exceptionnelle. Tout le monde s'accorde à dire que la récolte de M. C. Minor, sur l'habitation Southdown est la plus belle qu'il y ait sur le Bayou—nous pourrions ajouter dans la paroisse.

La Sentinelle, Thibodaux, paroisse Lafourche, du 13 septembre :

Les commissaires du 5me District de Drainage se proposent de faire nettoyer le Grand Bayou, depuis l'embouchure du Bayou Ghostaw jusqu'au pont du Chacbay.

—Une foule nombreuse assistait, jeudi, aux funérailles de Mademoiselle Mary Carr, en religion Sœur Augustine. Cette jeune personne, morte à la fleur de l'âge, était connue de toute notre population. Elle avait passé de longues années au couvent du Mont Carmel, où elle prit le voile vers 1876. Envoyée ensuite au couvent du même ordre à Washington, paroisse St. Landry, elle succombait, le 9 du courant, à une fièvre pernicieuse que tout le talent du médecin qui lui prodiguait ses soins n'a pu vaincre.

La congrégation du mont Carmel est une œuvre essentiellement Louisianaise. Elle se compose des filles du Diocèse, qui consacrent leur vie à l'enseignement de nos enfants. Qui ne se souvient du dévouement des Sœurs pendant la terrible épidémie de 1878. Vous les trouviez au chevet de tous les malades et leurs douceurs apportaient partout la consolation et l'espoir. Nous conserverons à jamais le souvenir de la mère de la défunte, Sœur Catherine, qui, malgré son âge et une santé débile, n'abandonna jamais le chevet de nos enfants pendant cette terrible période de malheurs. Libre de Dieu la soutenait, c'était sa seule force, sa seule espérance contre les épouvantes d'ici-bas. Si nous réfléchissons sur cet insondable mystère de la vie humaine, ne devons-nous pas dire avec le grand poète, "Qu'a-t-il au fond de la nature ? Il y a Dieu."

Le Rév. Père Jonan, de Washington, le sénateur de St. Landry, l'Hon. Kavanaugt, et M. Dupré, de la même paroisse, ont tenu à honneur d'accompagner le cercueil jusqu'à sa dernière station ici bas. Cette marque d'estime, si elle n'est une consolation pour la pauvre mère, est au moins une preuve de l'attachement de ceux qui la connaissent.

L'Advertiser, paroisse Lafayette, du 13 septembre :

La sécheresse continue, au grand détriment des récoltes et des bestiaux qui en souffrent beaucoup.

La paroisse Lafayette a peut-être en culture, plus de terrain qu'aucune autre partie de l'Etat. La superficie de son sol est de 262 milles carrés, ou 167,680 acres, dont 62,704 acres, seulement, rapportent—c'est-à-dire un tiers. Sur les deux tiers restant, presque tout est cultivable.

—Quand le chemin de fer, il y a quatre ans, est venu jusqu'à Lafayette, on pouvait voyager pendant de nombreux milles, dans toutes les directions, sans rencontrer aucun obstacle ; maintenant, au contraire, il vous faut suivre tel ou tel chemin bien tracé, et vous rencontrez partout des clôtures.

D'après le recensement de 1880, la population du bourg de Lafayette, alors Vermillonville, ne comptait, en tout, que 800 âmes ; elle est, aujourd'hui, de 1500. Le grand avantage qu'a notre paroisse sur les autres de la Louisiane, c'est que tout le sol y est bon, cultivable, et qu'il n'y a pas de localités insalubres.

Il n'existe pas, dans toute la Louisiane, de district rural plus agréable à la vue que les prairies semées de fermes et d'enclos, qui s'étendent entre Lafayette et Abbéville ; nous ne connaissons pas de village, de bourg de 500 âmes, plus actif, plus entreprenant qu'Abbéville. Nos voisins viennent de bâtir une nouvelle prison qui leur a coûté $8000, une église méthodiste qui leur est revenue à $2000. On a posé les fondations d'un grand couvent, et les matériaux de construction sont déjà sur le terrain. Il est question aussi de bâtir une loge maçonnique.

La paroisse a de l'argent en caisse, elle se prépare à jeter un pont sur la rivière Vermilion ; il sera construit de façon à laisser passer les bâteaux.

L'accroissement de la paroisse s'élève en 1884, à $1,500,000.

—La récolte des cannes est considérée comme bonne, le coton, le riz, le maïs auront également un rendement convenable, et le bétail est en bon état.

Il faudrait, pourtant, une bonne pluie pour le coton, qui souffre un peu.

—Samedi dernier, le 6 de septembre, est décédé, après une longue maladie, M. Joseph O. Legarde, âgé de 38 ans.

Le défunt était natif de Thibodaux et exerçait depuis longtemps la profession de barbier ; il était un des membres actifs de la compagnie des pompiers "Protection" No. 2, et pendant tout le cours de sa maladie, cette compagnie lui a prodigué tous les soins et tous les secours nécessaires. Ses funérailles ont eu lieu le lendemain, au cimetière de l'église catholique St. Joseph Ses restes ont été escortés à leur dernière demeure par le corps entier des pompiers et par une foule nombreuse d'amis et de connaissances.

Le Méridional, Abbeville, paroisse Vermillon, du 13 septembre :

La paroisse Vermillon a maintenant cinq bureau de poste.

—Nous avons eu, dimanche dernier une pluie abondante et rafraîchissante.

Décédés—En notre paroisse, dimanche dernier, dame Adèle Sonr, âgée de 91 ans. Elle a été enterrée à l'Eglise Catholique d'Abbeville Elle laisse une nombreuse famille pour pleurer sa mort ; le 9 de ce mois, Valerie Montaut, à l'âge de 20 ans.

Les fêtes de Belfort.

Nous trouvons, dans l'*Evénement* de Paris, du 2 août, la correspondance suivante :

Belfort, 31 août.

La fête patriotique de l'inauguration du monument élevé à la mémoire de M. Thiers et du colonel Denfert a été très brillante.

Des salves d'artillerie en ont annoncé l'ouverture. La foule se portait sur la place des Ecoles et sur la place du Théâtre, où ont eu lieu les exercices des sapeurs-pompiers et de la société de gymnastique.

A une heure, le cortège officiel s'est formé sur la place des Ecoles du Faubourg de Montbéliard.

Escorté des sapeurs-pompiers et des gymnastes, précédé d'un détachement de cavalerie et des musiques militaires des 35e et 42e régiments d'infanterie, il s'est dirigé vers la place d'Armes où est élevé le monument.

A la tête du défilé, qui s'étendait sur un parcours de plus de 800 mètres, on voyait, escorté par les médaillés du siège, le drapeau de l'Hotel de Ville de Belfort en 1870-1871, puis les sociétés patriotiques venues de tous les points de France pour prêter leur concours à cette patriotique manifestation.

Cette cérémonie terminée, pendant que les deux musiques militaires et la Lyre belfortaise exécutaient la *Marseillaise* et que toutes le canon du château, le voile recouvrant la statue a été enlevé au milieu des applaudissements de la foule.

Dans la tribune officielle se trouvaient : le commandant Payet, représentant M. Grevy ; le général Bouet, représentant l'armée ; le colonel Langlois, représentant le ministère de la guerre ; divers sénateurs et députés, et quelques officiers.

Des discours ont été alors prononcés par MM. Grosjean, préfet ; Parisot, maire de Belfort ; Anatole de la Forge et Fabre M. Anatole de la Forge s'est exprimé en ces termes :

Au nom des soixante mille membres de la Ligue des patriotes, je salue Belfort illustré par l'héroïsme de sa défense.

La France entière s'associera au respectueux hommage que nous apportons à votre noble cité, et vous vous ajoutez un glorieux chapitre à notre histoire nationale.

Mon vénéré prédécesseur, Henri Martin, a eu la consolation de écrire ces lignes :

"La conduite de Belfort pendant la guerre, dit-il, peut être offerte en exemple à tous les patriotes du monde."

Le grand historien a dit vrai : aux heures du danger vous avez lutté avec énergie, vous avez souffert sans défaillance ; puis, au moment du désastre, vous avez succombé sans honneur.

Vainqueur, — mais non pas humiliés ! — Belfort est la petite garnison qui traversa la France l'admiration, imposé à l'ennemi le respect.

Grande dans le combat, vous avez été digne de la défaite, vous vous êtes relevés aux jours de malheur, et repoussant les palinodies de la justance

Vous vous êtes, les ainsi des principe de héros modèles qui commandait la place ; le nous avaitiant ou ceci Denfert Rochereau. Ce sa dans ce pays qui cette dépêche sauve de Marceau, était une âme simple, ennemie de toute ostentation. Il avait adopte la maxime de son ancêtre : "Il faut tout le sérieux, toute la défaite, le travail et le florte reque jlu."

Cette maxime doit être la notre : c'est par la seul honneur qu'un peu pile se relève. Voici ce que m'aurait Paul Déroulède vous aurait affirmé avec une parole éloquente et en chaleur d'âme, si un devoir politique ne le retenait à Paris : l'inauguration du premier concours national de tir en France.

La Ligue des patriotes n'oublie pas que nous sommes des vaincus ; mais elle sait que nous se ses leçons des défaites.

Ce monument qu'un artiste de génie, Antonin Mercié, vient de livrer à la Défense nationale symbolise admirablement le dévouement au pays.

Pour ce territoire conservé à la France par votre courage, l'héroïsme de vos soldats et l'habileté patriotique du Président Thiers, la touchante cérémonie qui nous rassemble a une signification précise. Nos sommes venus rendre un pieux hommage aux morts obscurs que nous pleurons.

Gloire à ces Français de la tombe et honneur à vous, habitants de Belfort qui, en partageant les dangers, avez, comme eux, bien mérité de la patrie.

Le cortège s'est alors dirigé vers le cimetière, où ont été inhumées les mobilisées en concourant à l'héroïque défense de Belfort.

Au milieu d'une foule énorme, entourant le monument élevé aux mobiles, MM. Menestrier, conseiller municipal ; Tripone, organisateur de la manifestation ; et Thiers, capitaine d'artillerie qui a joué un rôle important à Belfort en 1875, ont prononcé leur discours, souvent interrompus par de formidables applaudissements et des cris de : Vive la France ! vive l'Alsace ! vive la République !

A sept heures, les invités de la ville se sont rendus au théâtre où un magnifique banquet était préparé.

Les monuments publics et les maisons particulières commencent à s'illuminer, les rues s'emplissent de monde.

Il n'y a pas d'incident à signaler, cette splendide manifestation a eu lieu dans le plus grand ordre.

Ce soir, des bals sont organisés, et la fête se terminera par un feu d'artifice qui sera tiré sur la place des Ecoles.

JOSEPH GAYDA.

Nous lisons, dans le *New-York Times* :

Si la dépêche que l'on dit avoir été envoyée par le médecin en chef de l'hôpital du Pharo à Marseille est authentique, la théorie du docteur Koch sur l'origine et la propagation du choléra est pleinement vérifiée. Il serait impossible d'exagérer l'importance du résultat obtenu par l'inoculation des animaux avec les germes du choléra. L'expérience et l'analogie nous permettent de croire que l'inoculation est le préludé de la découverte d'un spécifique contre le choléra aussi infaillible que celui qui a fait disparaître chez les nations civilisées les terreurs qu'inspiraient la petite vérole.

De son côté, le *Commercial Advertiser* dit :

On annonce, de Marseille, que les médecins français qui soignent les cholériques à l'hôpital du Pharo de cette ville sont parvenus à tuer plusieurs animaux en leur inoculant les microbes du docteur Koch. Si la chose est vraie, c'est une découverte très importante en ce qu'elle fait connaître l'origine de l'épidémie, et par contre la possibilité de trouver un spécifique. L'un est naturellement le corollaire de l'autre si l'expérience et l'analogie ont dans cette affaire quelque valeur.

Il a été célébré, en l'église Notre-Dame-de-Lorette, un service anniversaire de la mort de M. Thiers, décédé, comme on sait, à Saint-Germain, le 3 septembre 1877.

Après la messe, une couronne a été portée sur la tombe du premier président de la République, au Père-Lachaise.

—Le même jour, une messe a été dite, en l'église Saint-Augustin, en mémoire de M. Rouher.

Le correspondant parisien de la *Nouvelle Presse libre*, écrit à ce journal, à propos d'un rapprochement de la France avec l'Allemagne :

La formation de l'opinion publique est une opération qui travaille profondément les masses. Il faut que le jugement de la nation soit sérieux, réfléchi, précis et net, car c'est dans ces conditions seulement qu'il serait possible à un homme d'Etat de conclure une alliance sérieuse ; alors seulement il pourrait procéder avec le calme que donne une conscience tranquille, et la possibilité de s'appuyer sur la volonté exprimée par la nation serait aussi la meilleure garantie de solidité et de durée pour un tel rapprochement.

Il est évident que l'irritation qui règne actuellement en France contre l'Angleterre est un stimulant favorable à l'idée de ce rapprochement ; il en est de même du désir ardent des Français de reconquérir la situation qu'ils ont perdue en Egypte. Mais cette irritation et ce désir ne balancent pas, aux yeux du peuple, la révolution radicale que devraient subir, dans le cas d'un rapprochement entre la France et l'Allemagne, les idées politiques entretenues en France depuis 1870, idées qui ont imprimé au sceau particulier à la troisième République. Beaucoup de Français estimeraient, en effet, que cette révolution ne serait pas suffisamment compensée par le rétablissement de l'influence française en Egypte et par l'humiliation de l'Angleterre.

Nous avons annoncé que le conseil général de l'Hérault, France, avait adopté un vœu demandant "des mesures de répression contre les empiétements du clergé."

Mgr. de Cabrières, évêque de Montpellier, vient d'adresser une lettre de remerciements à M. le comte de Puységur pour avoir énergiquement protesté contre ce vœu :

Tous les évêques, dit Mgr. de Cabrières, tous les prêtres français sont animés du même esprit ; ils distinguent, il est vrai, entre la forme du gouvernement et la France elle-même. Sur la question de forme, ils se croient libres de leurs appréciations comme de leurs sympathies ; et pourvu que leurs paroles publiques ne contiennent rien qui soit une provocation au mépris ou à la révolte contre les autorités constituées, ils ne pensent pas être liés à trouver, par exemple, que les Chambres ont bien fait de supprimer les prières publiques ou de voter le rétablissement du divorce.

Surtout, il est convaincus que leurs actes doivent rendre toujours plus évidente cette vérité que si, dans un pays troublé et divisé comme le nôtre, les opinions politiques, les regrets du passé, les espérances d'avenir peuvent séparer, à certains égards, des citoyens également honorables, il n'y a plus étroite est pour nous un devoir sacré, dès que l'intérêt moral de la nation soit en cause, ou dès qu'il s'agit de porter remède à de grandes infortunes. La fraternité religieuse reprend alors toute ses droits ; elle efface toutes les dissidences secondaires et nous fait souvenir l'égalité de la famille chrétienne, fondée sur le chef divin, qui nous recommande à tous le pardon des injures et la loi suprême de la charité.

On se rappelle le bruit que fit dans les journaux marchands la publication d'un manifeste légitimiste, sous le nom de Déclaration. Le groupe qui l'avait préparé annonçait l'intention de reprendre et de poursuivre la même campagne contre les théories parlementaires et libérales du parti orléaniste. Voici la nouvelle lettre que M. le duc de Kermoert, le délégué du groupe, vient d'adresser à tous les journaux qui avaient répondu à son premier appel :

Monsieur,

L'accueil que vous avez bien voulu faire à notre "déclaration" du 6 juillet, et plus encore peut-être l'attitude de la presse libérale, nous ont prouvé surabondamment à quel point était nécessaire cette manifestation importante."

Mais nous ne saurions en rester là. Comme j'ai eu l'honneur de vous l'annoncer dans mes lettres d'envoi, une réunion des directeurs et des rédacteurs de la presse catholique royaliste doit marquer un pas de plus dans la campagne que nous avons entreprise.

Il s'agit maintenant de formuler avec précision, d'une part les *destinanda*, pour me servir de l'expression adoptée par M. d'Alfaja, et d'autre part les *edificanda* sur lesquels la monarchie même légitime ne nous offrirait pas des garanties insuffisantes. Il s'agit surtout de constituer dans la presse et dans le pays, sous l'égide du grand souvenir d'Henri V, la *ligue* destinée à défendre ces principes.

Et maintenant la vérité intégrale, nous entendons ne méconnaître aucun droit. En organisant une force qui sera mise au service de toutes les revendications légitimes, nous avons conscience de ne travailler, quoi qu'on en dise, à une œuvre de désunion.

L'époque de l'année à laquelle nous sommes parvenus rend impossible une convocation immédiate ; mais nous tenons dès à présent à vous faire savoir que l'automne ne se passera pas sans que nous nous voyons concertée. J'aurai l'honneur de vous informer ultérieurement du lieu et de la date de la réunion.

Agréez, etc.

JUDE DE KERNAERET.

On raconte des histoires à table. L'une d'elles obtient même un certain succès ; on rit à gorge déployée. Le domestique prend une part considérable à l'hilarité générale.

—Ah ! fait-il, très drôle ! Ah ! ah ! Voilà un mons dire fois que je l'entends. Ah ! ah ! ce me fait toujours rire !

Décédés hier matin, à cinq heures, EMMA GAMET, de cette ville, âgée de 29 ans. Les amis et connaissances des familles Félix et Emile Gamet sont invités à assister à l'enterrement qui aura lieu demain, à 9 heures. Le convoi partira de la maison mortuaire No 410 rue Dumaine.

Décédé dimanche, 14 septembre 1884, à Memphis (Tennessee), CHARLES VINCENT, âgé de vingt-neuf ans et demi, natif de la Nouvelle Orléans.

Société française de bienfaisance et d'assistance mutuelle de la Nouvelle-Orléans.—Décédé hier soir à 8 heures moins vingt, MARIE ANNE ATTANE, épouse de Jean Yrie, dit Laporte, à l'âge de 63 ans, née à Montastruc, Dépt. de la Haute-Garonne, France.

MM. les Officiers et les Sociétaires sont priés de leur de la catégorie du mois de septembre sont priés d'assister à ses funérailles qui auront lieu aujourd'hui à 4 1/2 heures P. M. Le convoi funèbre partira de sa dernière résidence, No 214, rue de Chartres.

Par ordre du Vice-Président,

J. LEBLANC,

L. SIMON, Secrétaire.

MESSE FUNÈBRE.

Une messe funèbre sera dite à l'église de St-Antoine de Padoue, coin Rendparts et Conti, demain, JEUDI, à 7 heures du matin, pour le repos de l'âme de feue Dame MARIA RIMASSA. Les amis de sa famille sont priés d'y assister.

17 sept—